

# LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM XIII

PRIX DE LA SOUSCRIPTION  
Madrid et provinces— Un an..... 10 francs.  
» — Six mois... 5 fr. 50 c.  
» — Trois mois. 3 francs.  
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX: CABEZA, 9, MADRID  
Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.  
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION  
France et Portugal:— Un an..... 12 francs.  
» — Six mois... 7 francs.  
» — Trois mois. 4 francs.  
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

LUNDI 29 MARS DE 1880

## SOMMAIRE

Un rêve: La race latine.  
ECHOS D'ESPAGNE.—Finances. Commerce. Agriculture. Nouvelles et revues.  
Genèse et développement de la Logismographie.  
ECHOS DE L'ETRANGER.—Le tunnel du Mont Saint Gothard.  
Lettre de notre correspondant de Paris.  
VARIÉTÉS.—Un voyage à l'Alhambra (suite).  
Le Marquis de Fontanges (suite).  
Annonces et avis divers.

## UN RÊVE

Les hommes seront toujours les mêmes, pensais-je: courageux et inspirés dans leur jeunesse, forts plus tard, mais faibles dans leur vieillesse.

L'histoire de l'humanité, l'histoire des races est presque toujours d'accord. Nous voyons des époques de décadence venir après les moments d'apogée.

Ainsi les titans, qui entassent les montagnes, succombent sous la foudre de Jupiter.

Ainsi le Samson des Ecritures, le colosse aux héroïques exploits, perd toute sa force au premier embrassement de la pécheresse Dalila.

Ainsi Alexandre, le grand conquérant, le maître, à trente ans, de la Macédoine, de la Grèce, de la Perse, de l'Inde, de l'Egypte, le monarque universel, s'énervé et meurt au souffle de la débauche.

Ainsi César est assassiné aussitôt qu'il change son armure pour la toge, son casque pour la couronne de laurier, son cheval de combat pour le char du triomphateur.

Ainsi Charles-Quint, un jour l'arbitre du monde, devient subitement un pauvre homme, un simple moine dans le cloître de Saint-Just.

Ainsi Napoléon, vainqueur en Egypte, vainqueur à Austerlitz, vainqueur à Marengo, fortuné soldat de cent batailles, va, sans savoir pourquoi, mourir exilé dans l'île déserte Sainte-Hélène.

Mon rêve était horrible. Je croyais voir la race latine, la race héritière des grands tribuns, des guerriers invincibles, des conquérants du monde, des romains du règne d'Auguste, s'affaiblir par degrés aux mélodieux accents de la cithare de Virgile, de la lire d'Horace, de la voix d'Ovide qui chante sa tendresse et ses amours. Je croyais voir la race latine énervée par les douceurs de la paix, déchue par la mollesse, sans force et sans pouvoir, sans son ancienne énergie, sans son heureuse adresse, plongée dans le faste et le luxe, avilie même par toutes les concupiscences du vice. Je croyais voir cette race de héros succomber sous les traits d'un barbare et se laisser honteusement enchaîner par un Attila.

Je voyais plus tard la race latine du moyen âge, perdue dans les superstitions et dans l'ignorance, sans dignité et pleine d'orgueil, consultant les magiciens, demandant une règle de conduite aux horoscopes, courant à la recherche de la pierre philosophale.

Je voyais encore la race latine de notre moderne histoire patauger dans la rébellion et le carnage, après les sanglantes disputes, les guerres de religion, les émeutes

des mécontents, les bouleversements révolutionnaires. Et je voyais dernièrement Paris, le représentant fastueux de la race latine, le cerveau de l'Europe, nouvelle Babylone de l'histoire contemporaine, trembler et succomber sous les décrets frénétiques de la Commune, sous le bruit des coups de canon des prussiens.

Je rêvais, et mon rêve était tristement affreux.

Est-ce possible, disais-je, est-ce possible que cette race d'élite, que ce peuple de l'imagination, ce peuple de savants, ce peuple autrefois si fort, se soit enchaîné lui-même dans ses vices, oubliant son histoire héroïque et l'exemple de ses progéniteurs illustres? Est-ce possible que sa main de femme ne puisse plus soutenir l'épée du vainqueur? Est-ce possible que nous ne sachions plus qu'applaudir le raffinement des arts inspirés par la dénigrante mollesse, les arts somptuaires, la peinture, la sculpture d'un réalisme qui débauche, et en littérature les romans honteux d'un Zola dont l'impudence forme de nos jours école?

Oh! Cette pensée était amère, horrible. Mais mon réveil fut éniyant de bonheur.

—Non, non, m'écriai-je; la race latine est aujourd'hui, comme elle a été toujours, la grande race de l'histoire. Les apparences sont loin d'être une réalité: les images d'un songe funeste s'évanouissent, et j'y vois plus clair.

Un Attila, le fléau de Dieu, a fait promener son cheval sauvage par la campagne du *Latium*, croyant pouvoir la rendre stérile. Mais le furieux vainqueur ne tarda pas à être la victime de sa témérité. La race latine imposa ses propres lois au barbare, et sut le charmer, le subjuguier par les attraits d'une civilisation profonde et séduisante. Le vainqueur, ébloui par la supériorité incontestable de la race vaincue, demanda grâce à son tour. L'illustration n'est pas un vain mot; la civilisation est plus puissante que les armes, et s'imposa par elle-même.

Au moyen âge, la race latine est encore grande, est encore triomphante et excelle par ses élans sublimes. Ses moines illustrent le monde et gardent le dépôt sacré des lettres. L'époque est rude, l'époque est de combats, et notre race fait disparaître les derniers éléments des barbares: la fusion est faite. Notre race triomphe alors des arabes, triomphe de toutes les invasions étrangères, et sait en même temps s'approprier les richesses matérielles, les richesses intellectuelles de tout l'Orient, l'heureux et parfumé berceau de l'homme.

Au commencement de l'histoire moderne, la race latine dote l'Europe des trésors scientifiques jusque là renfermés dans Constantinople, découvre l'Amérique et pousse les arts et les lettres du monde entier à une splendide renaissance.

Les délires même et les évanouissements qui produisent la Terreur, à la fin du dix-huitième siècle, transforment le monde de la pensée et imposent leurs principes, de la mer Blanche à l'embouchure du Tage, du détroit de

Beering au cap Horn. Et si nous voyons dernièrement que le frisson s'empare des classes conservatrices qui craignent un nouveau Quatre-ving-treize, lorsqu'elles voient, lorsqu'elles étudient les décrets de la Commune, nous n'avons qu'à regarder en dehors pour reconnaître que le mouvement des autres races européennes n'est pas moins alarmant. La bêche du socialisme va à la sape en Angleterre comme en Allemagne, en Suède comme en Russie. Les explosions du nihilisme ne sont pas moins à craindre pour les hommes de l'ordre que les réformes de la Commune. La dynamite n'est pas moins terrible que le pétrole.

Serait-il possible que la race qui a enfanté le Dante et Racine, le Tasso et Camoëns, Fénelon et Cervantès, Corneille et Caldéron, la race des écrivains, des héros de la guerre, la grande race de tous les temps et de tous les âges, soit à jamais condamné à l'impuissance de la vieillesse, à l'esclavage des peuples dégénérés, des lignées faibles?

Oh! non. L'Europe latine est dans toute sa virilité. La preuve est que nous avons encore sous les yeux cent poètes d'une inspiration homérique; que nous admirons tous les jours mille de nos savants placés à la tête des écoles du monde; que nous sentons encore ici l'énergie d'une grande âme trempée dans la douleur, la puissance d'un trait d'esprit incomparable. Et que devons-nous craindre avec ces noms chaque jour plus célèbres chez nous et si rares ailleurs? Cette même Babylone qui, trop corrompue par le raffinement de ses plaisirs, nourrit et caresse le *zolaïsme* dont nous parlions tout à l'heure, est néanmoins l'exemple de l'activité humaine.

Si le Ciel réservait à l'Europe quelque nouvelle épreuve, un nouveau cataclysme, notre race devrait être préparée pour s'imposer encore, n'importe avec quels délires ou quels bons projets, au moment de la tempête, et donner toujours sa pente au torrent des collines...

Manquera-t-elle à sa mission de l'histoire?

G. S. A.

---

## ECHOS D'ESPAGNE

---

### FINANCES

L'intervention générale de l'Etat a fait connaître les recettes et les dépenses du mois de février. Les recettes montent à 79.334.512, et les dépenses à 45.093.398 *pesetas*. Toutes les rentes éventuelles ont augmenté, exception faite des loteries.

\* \* Le sénateur de Matanzas (Grande Antille), M. Crespo, a été autorisé par une maison de Bordeaux pour traiter l'emprunt de 60 millions *pesos*, c'est-à-dire, 300 millions *pesetas*. M. Crespo a été reçu en audience par notre ministre des Colonies pour faire connaître les propositions de la banque dont il est porteur.

\* \* La banque d'Espagne a traité l'emprunt au Trésor-

de l'île de Cuba. Cet emprunt est de 2 millions de *pesos*, 10 millions *pesetas*, destinés aux besoins les plus urgents de la grande Antille.

\* \* Notre ministre des Finances a ordonné que la maison de la Monnaie reçoive de nouveau la pâte d'or pour être frappée. Cette mesure était réclamée par le commerce.

#### COMMERCE

Le mouvement du transport des marchandises par le chemin de fer de la Corogne à Lugo a obligé la Compagnie à des expéditions extraordinaires.

Une fois terminé le fameux chemin de fer du Nord-Ouest, la Corogne sera un des ports plus commerçants de l'Espagne.

#### AGRICULTURE

Les nouvelles agricoles des différentes contrées de l'Espagne sont en général très satisfaisantes pour les laboureurs. La pluie serait favorable aux provinces de Léon, Extrémadoure, îles Baléares, Salamanque et Alicante; mais il n'est pas encore à craindre que la sécheresse donne les sérieux motifs d'alarme que les années précédentes.

\* \* A l'Ampurdam, le soufre fait des prodiges contre le phylloxéra. On ne trouve plus ni un seul insecte vivant dans les vignobles qui naguère étaient les plus infestés.

#### NOUVELLES ET REVUES

La semaine qui vient de finir est une éloquente parenthèse dans la vie du monde espagnol.

Les théâtres ont fermé leurs portes; les hommes de la politique n'ont plus de nouvelles à commenter; la presse est devenue muette, comme la cloche destemples envahis cependant par une foule pieuse. L'impiété même cesse d'être impie, la Semaine Sainte, rendant un tribut aux nobles sentiments dont s'honore toujours les bons citoyens de notre belle Espagne. *Si vis amari ama*; telle est la synthèse de toutes les plus touchantes maximes de la religion.

Le jeudi-saint et le vendredi-saint, l'industrie et le commerce laissent de côté leurs affaires; ni une voiture circule par les rues de Madrid, et cependant tout est en fête: les soldats ont déposés leurs armes, et l'air même est embaumé de la mystique prière des croyants. Le bourgeois, l'employé, le grand seigneur, toutes les fortunes, les sexes et les âges, se coudoient à la porte de l'église où les dames les plus distinguées et les plus belles se sont, ces jours-là, changées en gracieuses mendiannes...

Parler aujourd'hui de théâtres et de Bourse, serait une profanation.

Nous pourrions bien ajouter quelques chose sur les touchantes cérémonies de la chapelle du palais Royal, *San Isidro*, *San Francisco*, etc., mais il suffira de dire que Sarasate, le Paganini enchanteur de nos jours, a contribué, par ses magiques mélodies, à nous faire trouver dans le temple l'idéal des doux chœurs des anges au pied de l'Eternel.

C. S. A.

## GENÈSE ET DÉVELOPEMENT DE LA LOGISMOGRAPHIE

### NOTICE HISTORIQUE

(SUITE)

II

La liberté des communes nous donna la partie double; l'indépendance et l'unité nationale nous ont donné la logismographie.

12 La logismographie est née, en effet, dans les bureaux de l'administration de l'État: raison pour laquelle elle a dû nécessairement en prendre la physionomie, et en revêtir les caractères spéciaux; caractères infiniment plus complexes que ceux de la partie double, qui s'est formée dans l'atmosphère bien plus bornée du commerce.

13 Sa naissance même fut accompagnée d'une série de circonstances, qui se lient à l'histoire de la réconstitution nationale.

14 Personne n'a oublié l'élan patriotique avec lequel les membres épars de l'Italie s'unirent ensemble, pour former un seul corps sous le sceptre de son immortel Roi, si glorieusement libéral et libérateur (1).

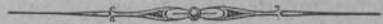
15 L'unification politique entraîna l'unification financière; c'est-à-dire, la fusion en une seule et grande administration d'autant de petites comptabilités, qu'il existait d'États en Italie.

16 Mais l'Italie, fidèle observatrice des sages principes constitutionnels, sentit le vif besoin d'une régulière et rapide comptabilité officielle; de sorte que, par la force même des choses, l'attention de nos hommes d'État, des économistes et des comptables, fut sérieusement poussée à la recherche d'une bonne forme de comptabilité financière, qui permit aux administrateurs de la chose publique de démontrer, avec une entière évidence, les résultats de leur administration, et aux représentants de la Nation d'en syndiquer rigoureusement les effets.

17 Les premières manifestations de ce besoin, ainsi qu'il était naturel, partirent du Parlement, qui, avec une noble persévérance, insista sans relâche sur la nécessité de mettre les comptes publics, dans le plus grand jour possible; et exigea d'une façon absolue, en formulant le problème le plus ardu, le plus complexe que l'on puisse proposer à la science des écritures. Il voulut que vis-à-vis des prévisions l'on mît en évidence les liquidations et les constatations; que vis-à-vis de celles-ci l'on mît en évidence les opérations de caisse; qu'on joignît la comptabilité financière avec la comptabilité patrimoniale; que l'on séparât les compétences de l'exercice courant des reliquants actifs et passifs des années précédentes; qu'un lien parfait assurât l'exactitude des transformations des biens publics; et tout cela, en conservant à chaque compte son propre caractère, selon qu'il représente des effets législatifs, moraux et économiques, et en distinguant toujours dans une juste mesure les divers degrés de responsabilité morale, administrative, judiciaire, des ordonnateurs, des exécuteurs, des consignataires et correspondants, obligés vis-à-vis de l'administration publique.

18 Et, sans se préoccuper des difficultés que l'on pour-

(1) Appréciations du texte que nous respectons d'autant plus que nous sommes pas politiques.



rait rencontrer dans la pratique, le Parlement n'hésita pas à imposer l'ardu problème à l'administration de l'État, par la loi de Comptabilité sanctionnée, à la suite de longues études et discussions, le 22 avril 1869.

19. De son côté l'Administration de l'État n'épargna aucun effort pour satisfaire aux vœux trop justes du Parlement: sans se décourager si les premières expériences pour plier aux nouvelles exigences la traditionnelle partie double, n'avaient pas bien répondu à la commune attente.

### III

Inutile de dire combien fut longue, dure et fatigante la gestation de la nouvelle méthode logismographique; il importe seulement de savoir que, à peine l'auteur fut sûr de son invention, il s'empessa de la mettre à l'épreuve (1869-1870), d'abord dans une grande société privée, celle des Omnibus de Florence, puis dans une administration publique, au Ministère de la Guerre: il obtint dans l'une et dans l'autre les résultats les plus satisfaisants.

21 S'étant présenté au onzième Congrès des Savants italiens réunis à Rome en septembre 1873, il en reçut le plus encourageant accueil, comme l'atteste l'ordre du jour suivant:

«La classe d'économie politique et statistique, où le Mémoire du commandeur Joseph Carboni, reconnaissant dans son nouveau système de logismographie un progrès de la science des comptes, renvoie le dit Mémoire aux bureaux de la Présidence, pour qu'il soit publié dans les actes du Congrès.»

22 A partir de cette époque, tous ceux qui s'occupent de cette matière portèrent leur attention sur la nouvelle logismographie, qui devint aussitôt l'objet des études les plus sérieuses de la part de nombreux et célèbres professeurs et chefs de comptabilité; si bien que, en moins de quatre ans, il parut sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages assez remarquables, nombre qui va augmentant chaque jour.

### IV

Le gouvernement, qui avait vu naître dans ses propres bureaux la méthode logismographique et en avait favorisé le progrès, en autorisant l'expérience au Ministère de la Guerre, résolut, sur l'avis des hommes les plus accrédités et les plus compétents, de l'adopter définitivement dans les administrations de l'État.

24 L'application de la logismographie dans la comptabilité de l'État ne tarda donc pas à être un fait accompli; et, grâce à elle, le problème posé par la loi fut pleinement et facilement résolu; ainsi que l'attestent le Tableau de comptabilité (Rome, Imprimerie Royale, 1877) approuvé par décret du 15 juin 1877, le Compte-rendu général de l'administration de l'État pour l'année 1876, présenté à la Chambre des Députés par le Ministre des Finances (Depretis) dans la séance du 22 novembre 1877, et la forme beaucoup plus claire et beaucoup plus correcte du dernier budget de prévision, et de la situation du trésor au 31 décembre 1877.

On s'occupe, à l'heure qu'il est, à étendre la logismographie aux autres administrations de l'État, pendant que, de leur côté, différentes Municipalités ont déjà commencé à suivre le même exemple.

25 Mais ce n'est pas tout. Le gouvernement, reconnaissant dans les études logismographiques une source d'où, par voie d'induction, pourraient facilement découler de nouvelles et utiles vérités administratives, trouva bon, dans le programme d'enseignement pour les instituts professionnels et industriels, d'ajouter à l'étude des anciens systèmes celle de la nouvelle méthode; et la plus grande partie des Professeurs, interpellés par le Ministère compétent, non seulement applaudit à cette résolution du gouvernement, mais s'appliqua à la rendre plus populaire encore, au moyen de la presse et de leçons publiques dans différentes villes d'Italie.

En présence de pareils résultats, nous avons cru de notre devoir de faire figurer la logismographie à cette magnifique exposition des œuvres du génie humain, dans l'espoir que la grande et féconde Nation, auprès de laquelle toutes les belles et grandes idées trouvent toujours un culte passionné et intelligent, avec une extraordinaire puissance d'expansion, et où l'ancienne partie double a eu son application la plus splendide, ne refusera pas à la nouvelle méthode une courtoise hospitalité, même si elle ne lui donnait pas l'autorité de sa sanction.

## ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.

### LE TUNNEL DU MONT SAINT-GOTHARD

Le grand travail qui vient de s'achever ou plutôt d'entrer dans sa phase terminale, *le tunnel du mont Saint-Gothard*, est destiné à réunir entre eux les chemins de fer du nord de l'Italie et ceux du sud de l'Allemagne en traversant les Alpes suisses.

Quand le chemin de fer du Gothard sera achevé, il constituera la ligne la plus courte, de Brindisi, premier port méditerranée où peuvent arriver les paquebots du Levant et ceux des mers de Chine, à Berlin, Cologne, Bruxelles, Calais et Londres. Le transit du sud de l'Europe vers le nord abandonnera en tout ou en partie la voie du mont Cenis et des chemins de fer français pour adopter la ligne nouvelle, plus courte de 153 kilomètres.

La somme nécessaire pour subventionner le chemin de fer fut d'abord évaluée à 85 millions, sur lesquels l'Italie s'engagea à fournir 45 millions et la Suisse 20. Les 20 millions restants devaient être fournis par la Confédération de l'Allemagne du Nord. Pendant deux ans, celle-ci ne voulut accorder qu'une subvention de 10 millions, au lieu de 20 qui lui étaient demandés, et c'est seulement en octobre 1871 que la Prusse, parlant et agissant au nom des confédérés allemands, consentit à prélever sur l'indemnité de guerre la somme de 20 millions de francs.

Le tunnel du Saint-Gothard est percé, pour deux voies de fer, dans le massif montagneux, entre le petit village suisse de Goeschenen à 1.109 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le village italien d'Airolo, à 1.145. Il a 14.920 mètres de longueur et comporte deux pentes montant à la rencontre l'une de l'autre. Vers le centre de la galerie, la voie ferrée se trouvera à la hauteur de 1.152 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce tunnel est le plus long qui existe: il a 2.687 mètres de plus que le tunnel du mont Cenis et mesure le double de la longueur du tunnel américain de Hoosac, le plus

long percé dans le nouveau monde. Comme nature de roche, le tracé du tunnel du Saint-Gothard traverse des bancs granitiques très durs, des calcaires silicieux, des gneis également d'une grande dureté.

Le tracé a été déterminé par une suite d'opérations trigonométriques d'une délicatesse extrême et d'une exactitude telle que les deux sections, marchant à la rencontre l'une de l'autre, se sont rencontrées sans la moindre déviation.

On comprend que, pour mener à bien une entreprise aussi colossale, la main du mineur ordinaire reste insuffisante; aussi est-ce à des machines perforatrices puissantes par leur force et par leur rapidité d'action que l'on a dû avoir recours.

Pendant la durée des travaux, plusieurs perforatrices furent essayées et mises successivement en œuvre. Toutes se composaient d'un ensemble de fleurets ou tiges d'acier pointu frappant le rocher, y pénétrant et tournant sur eux-mêmes pour former le trou circulaire. Comme il n'aurait pas été possible de conduire la vapeur jusqu'au chantier d'attaque et encore moins d'y faire pénétrer des chaudières, c'est l'air comprimé qui a remplacé la vapeur comme force motrice.

C'est le 29 février, au matin, que la jonction des équipes d'ouvriers des deux versants du Saint-Gothard, celle qui venait d'Airolo et celle qui arrivait de Gröschenen, a pu se faire et qu'elles ont pu se tendre la main à travers l'étroite ouverture pratiquée par le dernier coup de mine.

L'avancement journalier moyen a donc été de 5 mètres et demi; le plus rapide a été de 7 mètres 35, et le plus lent de 3 mètres 50. Ingénieurs et ouvriers ont eu à lutter non pas seulement contre la roche, extrêmement résistante parfois, mais aussi contre les infiltrations abondantes d'eau, de véritables torrents qui roulaient dans les galeries, des affaissements du sol, des écrasements de voûte par la poussée de certaines argiles. Il semble que dans certains moments la montagne est tentée de se débattre contre la volonté humaine.

Désormais, le tunnel peut être considéré comme terminé, mais les trains de chemin de fer ne le traverseront pas avant quelques années, puisque la Compagnie des chemins de fer du Saint-Gothard est loin d'avoir achevé les travaux des lignes d'accès et des voies de raccord de ce chemin avec les voies ferrées de Suisse, d'une part, et d'Italie, de l'autre. Ce retard a d'abord eu pour parcourir la voie, puis une erreur formidable dans les devis primitifs.

Les ingénieurs allemands avaient estimé à 85 millions le coût total de la voie ferrée, y compris le tunnel. Grâce au forfait de la Compagnie Favre, les devis convenus pour la percée de la montagne n'ont pas été dépassés; ils sont même restés en deçà de trois millions de francs par le fait du rabais de deux cents francs accepté de l'entrepreneur.

Mais pour la ligne proprement dite, le devis s'est trouvé porté de 85 millions à plus de deux cents; aussi a-t-il fallu redemander aux trois gouvernements une centaine de millions, et après bien des pourparlers, des négociations, des hésitations, l'Italie a consenti à donner 30 millions, la Suisse 22 et l'Allemagne 55. La part beaucoup plus forte de cette dernière indique bien que c'est elle qui compte tirer le profit le plus clair de la liaison des chemins suisses et italiens.

Quant aux difficultés de construction de la voie ferrée, on s'en fera une idée en pensant qu'elle gravit en spirale

les pentes alpestres au moyen de rampes très fortes, et de lacets formant souvent des boucles serrées, qu'elle passe sous de nombreux tunnels formant ensemble une longueur de trente kilomètres, et franchit des torrents, des précipices et des vallons sur des ponts et des viaducs d'un établissement très difficile, à cause de leur situation.

On prévoit déjà que la dureté des rampes, les courbes et, pendant l'hiver, le polissage des roues des machines rendront très onéreuse l'exploitation de la ligne du Saint-Gothard.

Tel est le tunnel du Saint-Gothard; il est ouvert, mais son auteur principal, l'ingénieur Louis Favre, est mort récemment; et, comme tant d'autres, il n'a pu qu'entrevoir la terre promise.

E. DES T.

#### LETTRE DE NOTRE CORRESPONDANT

«Paris le 27 mars 1880.

»Peu de nouvelles de sensation, mon cher directeur. La Semaine Sainte accorde relâche dans les théâtres comme dans les cercles de la politique.

»La publication des mesures adoptées par le gouvernement à l'égard des congrégations religieuses non autorisées, n'aura pas lieu avant les premiers jours d'avril, c'est-à-dire après Pâques.

»La commission relative aux rapports entre les compagnies des chemins de fer et leurs agents commissionnés a entendu hier matin MM. Varroy, ministre de travaux publics, et Cazot, ministre de la justice.

»Les deux ministres ont admis le principe du droit à l'indemnité pour tout employé qui serait révoqué par une compagnie sans cause justifiable.

»Les tribunaux ordinaires seraient chargés d'apprécier le motif de la révocation et de fixer l'indemnité due à l'employé.

»C'est aujourd'hui qu'ouvrira la foire au pain d'épice.

»Les baraques des saltibanes seront encore plus nombreuses que les années précédentes.

»Parmi les plus curieuses, il convient de citer celle du dompteur Pezons.

»Dans la gare de Besançon, au moment de garer la ménagerie, à l'arrivée du train, la cage des lions se disloqua par suite d'un heurt et un lion s'échappa. Les employés de la gare s'enfuirent épouvantés, et l'un d'eux alla prévenir le dompteur qui était au café de la gare.

»—Ne vous effrayez pas, répondit Pezons, je vais le chercher et l'amener ici, où il partagera mon souper sans faire de mal à personne.

»Pezons se leva, en effet, et alla à la recherche de son lion, qu'il trouva se promenant majestueusement dans la gare déserte d'employés et de voyageurs, car tout le monde avait fui.

»Il prit l'animal par l'oreille, en le grondant doucement, et l'amena dans le café qui se vida aussitôt comme par enchantement.

»Force fut à Pezons de réintégrer son lion dans sa cage; car il risquait de ne plus pouvoir se faire servir à dîner.

»Pezons, qui a des instants de mélancolie, pendant les-

quels il aime à être seul, surtout lorsque sa soirée est terminée, a trouvé un moyen bien simple pour se débarrasser des importuns. Il s'en va très tranquillement ouvrir la cage d'un de ses fauves, et il l'amène en criant: «Ici, Mogoll!» ou «Ici, Annibal!»

»Une seconde après le dompteur se trouve seul. —Z.»

## VARIÉTÉS

### UN VOYAGE A L'ALHAMBRA.

#### Sixième lettre

(Suite.)

Mille souvenirs, éveillés par ses sites, occupaient mon imagination, lorsqu'une voix caverneuse qui m'appelait, fit évanouir mes illusions les plus douces.

—Monsieur, monsieur! criait un homme pauvrement vêtu, mais qui se donnait l'air d'un *caballero*.

—Que désirez-vous, mon ami? lui dis-je.

—Oh! ce n'est rien, me répondit-il. Je vous ai vu regarder d'un côté et d'autre, et l'heure qu'il est me fait comprendre que vous êtes étranger et que vous voulez connaître ces choses des Mores que nous savons par ici. Je vais vous les montrer.

A Grenade comme ailleurs, tout le monde se croit en droit d'exploiter les étrangers. L'idée de Washington Irving et de son célèbre guide Matéo me vint à l'esprit, et moi qui avait rejeté les offres de l'élégant *cicerone* de mon hôtel, avec sa carte en anglais, je n'eus pas la force de renvoyer mon homme, aux manières présomptueuses, à l'habit ridicule, et dont le visage vulgaire, le front aplati, et les yeux creux révélaient plus d'ignorance que de sagesse.

—Je suis bien aise de votre rencontre, si vous savez en effet toutes les histoires de ces ruines, lui dis-je.

Ce fut un appel à son amour propre.

—Oh! mon Dieu, oui. Je les connais toutes ces histoires, répondit mon homme. Je sais quand et pourquoi les Mores vinrent ici; et je puis vous informer de tous les enchantements de ces tours. Moi-même j'ai entendu plusieurs fois le bruit des chaînes que les âmes des *abencerrajes* égorgés par le roi *Chico* font à minuit dans l'Alhambra, et plus d'une fois j'ai joué, quand j'étais galopin, à l'ombre du cyprès de la Sultane.... Je sais aussi...

—C'est assez, mon ami. Je vois bien que vous êtes instruit et que vous connaissais parfaitement votre histoire. Allons, donc.

Un vrai *cicerone* ne m'aurait rien appris de nouveau. Mon homme pouvait m'apprendre quelques légendes populaires, quelques contes merveilleux inspirés par ces ruines fantastiques.

Tout en causant féeries, nous arrivâmes à la grande *Porte Judiciaire*.

Cette porte magnifique du palais arabe, à travers une tour du mur d'enceinte, est le lieu où tous les *guirumas*, les vendredis, au lever du soleil, le roi même ou le magistrat supérieur, le *Cadi des Cadis*, rendait justice aux vassaux du royaume.

L'arc extérieur, superbe et en *fer à cheval*, est formé par deux petites tours dont la clef de voûte est surmontée d'une grande

tour carrée où le bras d'un homme est sculpté. L'arc intérieur a la porte de fer; ses douelles sont de marbre de Macaël, comme les colonnes qui le soutiennent, et les chapiteaux ornés avec richesse. Une large frange d'*aulawia* est surmontée de l'inscription suivante, écrite en arabe: «Cette porte fut commencée pendant le règne d'Abul Haxis Jusef et terminée le 23 Juin 1348 de Jésus-christ». L'interprétation de ces symboles, le bras et la clef, donna à Washington Irving le sujet d'un de ses plus heureux contes; mais l'opinion générale les considère sagement des emblèmes de l'islamisme.

Je ne sais comment je puis rendre compte de ces détails, car mon bon Antoine, —c'est le nom de mon guide,—ne me laissait pas tranquille avec ses histoires.

—Ne regardez pas ces signes; ne regardez pas cette porte, disait-il; cela n'a pas d'importance. Je vais vous expliquer ce que veut dire ce bras, ce que veut dire cette main, et quel est le mérite de cette arcade. Ecoutez, donc.

»Il y avait jadis, du temps des Mores, un savant sorcier dans une grotte, près du Darro.

»Le roi More de cette époque, qui était un tyran, se vit plus d'une fois très embarrassé pour sauver sa vie des complots de ses sujets qui voulaient le tuer et étaient déjà parvenus à entrer un jour dans le palais, en escaladant la muraille et en brisant les portes.

»Le roi consulta l'enchanteur et se plaignit amèrement.

»—Il n'y a plus moyen d'être en sûreté dans mon palais, disait-il.

»—Comment! répondit le sorcier. Je connais le moyen de faire une porte capable d'arrêter toute les armées du monde, et, cela fait, vous pourrez bien être tranquille.

»—Fais-moi donc cette porte enchantée.

»—Que me donnerez-vous?

»—Tout ce que tu demandera. Veux-tu de l'argent? Veux-tu quelque femme de mon palais? Je t'en donnerai tant que tu en voudras, excepté mes sultanes.

»—Non; ce n'est pas ça.

»—Que veux-tu donc?

»—Un poil de votre barbe.

»—Tu es content de bien peu. Arrache-le donc ton poil.

»Et le roi, qui était déjà bien vieux, présenta son menton au sorcier, afin que celui-ci put en arracher la poil blanc.

»—Que diable vas-tu faire de ce poil?

»—J'en ai besoin pour commencer mon ouvrage.

»—Et l'enchanteur versa pendant la nuit certains venins dans des bouteilles, les chauffa dans un brasier, de sorte que des flammes bleuâtres et l'odeur du soufre remplissaient la grotte qui avait l'air d'une caverne infernale.

»Le sorcier prononça après cela certains mots entremêlés d'oraisons magiques, et la porte que vous voyez fut faite. Le roi et les principaux de la cour étaient enchantés de cette merveille.

»—Que veux dire ce bras et cette clef sculptés? demanda-t-on à l'enchanteur.

»—C'est précisément le secret de mon œuvre, répondit le sorcier. Cette porte ne sera forcée ni ce château pris que lorsque cette main de pierre descendra prendre la clef et ouvrira la porte.

»Après ces mots, le sorcier fixa le monarque, froissa entre ses mains le poil blanc, fit des signes diaboliques, on entendit gronder la foudre et l'odeur du soufre remplit l'air. Quelque moment

après; tout le monde s'aperçut que la terre entrouverte avait englouti le roi et l'enchanteur.

«J'ai entendu plus d'une fois dire à mon père que ce roi et ce sorcier étaient encore sous cette porte, et que l'on avait entendu les soupirs du roi, à minuit. Le sorcier, c'est bien clair, était le diable qui, avec le poil blanc, avait emporté l'âme du pauvre souverain de Grenade.»

Il n'y avait pas moyen de faire taire mon charmant *cicerone*. Moins je voulais l'écouter, plus il m'accostait, m'ennuyait ou me faisait rire, en recontant sérieusement ses fables, et en prenant son attitude tout-à-fait académicienne et le ton ridicule d'un professeur d'archéologie féerique.

(La suite au prochain numéro.)

## M. LE MARQUIS DE FONTANGES.

(Suite)

Ces mots furent prononcés avec une coquetterie pleine d'audace... (Rappelez-vous, ma chère lectrice, que mademoiselle de Sesmaisons a vingt ans, qu'elle vit sous Louis XV, qu'elle connaît les histoires galantes de la cour, et enfin qu'elle a de l'esprit comme un démon.)

Le marquis resta impassible et répondit:

—A quoi voulez-vous que je pense, madame?

—Mais à vous coucher, monsieur.

—Je suis couché,

—Dans un fauteuil?

—Puisque vous avez mon lit...

Mademoiselle de Sesmaisons ne s'attendait guère à cette originalité peu conjugale.

—Ne serions-nous point mariés? s'écria-t-elle en feignant la surprise.

—Nous ne le sommes que trop, soupira Fontanges.

—Ne dites pas *trop*, monsieur.

Ne recevant aucune réponse, mademoiselle de Sesmaisons crut un instant que le marquis dormait et déjà se tenait pour battue, lorsque soudain elle le vit se retourner avec impatience, comme un homme qui cherche la position la plus favorable au sommeil.

—Vous devez être bien mal dans ce fauteuil? lui demanda-t-elle d'une voix compatissante.

—Je suis à merveille, au contraire.

—Seriez-vous menteur, monsieur?

—Comme tout le monde, ni plus ni moins.

—Voilà qui est flatteur pour moi. Ah çà, monsieur, vous me croyez donc toutes sortes de défauts?...

—Je ne dis pas cela...

—Et que dites-vous alors, monsieur?

—Je dis, madame... je dis... que vous avez le tort d'être ma femme.

Mademoiselle de Sesmaisons fit une petite moue fâchée et répondit sèchement:

—Et vous, monsieur, le tort de ne point être mon mari.

—Ce n'est pas mon avis.

—C'est le mien.

—Alors, n'en parlons plus. Bonsoir, madame.

—Bonsoir, monsieur.

Berthe s'enfonça dans son oreiller de batiste et s'endormit

profondément jusqu'au jour. M. de Fontanges, lui, rêva tranquillement dans son fauteuil.

—Eh bien! mon mari, dit la jolie dormeuse en se frottant les yeux, êtes-vous content de votre nuit de noces?

—Oui, madame.

—Moi... j'en suis enchantée.

—J'attendais votre réveil avec impatience, fit gravement M. de Fontanges, sans remarquer le sourire moqueur de mademoiselle de Sesmaisons.

—Et pourquoi, monsieur?

—Pour vous faire mes adieux.

—Vos adieux? répéta la marquise étonnée et presque inquiète... Y pensez-vous, monsieur?

—Parfaitement... depuis hier mon plan est arrêté... Je quitte la France aujourd'hui.

—Mais ce n'est pas un original que j'ai épousé, c'est un fou.

—Dites plutôt, madame, un homme qui déteste le mariage.

(La suite au prochain numéro)

Samedi dernier, à onze heures et au cimetière *Patriarcal de San Justo*, eut lieu l'enterrement de M. Valentin Cardérera Solano, décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

M. Cardérera, académicien des Beaux-Arts, et de l'Histoire, décoré de la grande croix d'Isabelle-la-Catholique, peintre honoraire de Sa Majesté, critique éminent, s'était toujours distingué par la bonté de son caractère comme par son zèle pour les gloires de l'Espagne, et sa constance dans le travail des recherches artistiques. Le livre splendide *Iconografía Española*, écrit en espagnol et en français, est un monument qu'il éleva à sa patrie, tirant de l'oubli de véritables trésors artistiques cachés dans les ruines des anciens palais et des couvents, et même dans les lieux les plus ignorés.

L'amitié dont il honora toujours l'humble auteur de ces lignes, empêche pour le moment tout examen biographique.

Ses nombreux amis, artistes et poètes, ont rendu au cadavre l'hommage dû à la vertu d'un respectable vieillard dont le souvenir réveillera toujours à l'esprit l'image de la constance, du travail, du talent uni à un caractère plein de douceur, modeste et sympathique. R. I. P.

La maison *Moya, Sousa et Cie.*, propriétaire d'une grande cave à Cadix, vient de faire une découverte très importante. A force de grands sacrifices et de plusieurs essais, elle est parvenue à conserver, en bouteille, l'incomparable MANZANILLA, vin sans égal, qui peut maintenant se garder, sans détriment, comme personne n'était parvenu à le faire. Dans des élégantes bouteilles bleues, ce vin peut vieillir dix ou vingt ans, toujours frais, appétissant et d'un bouquet admirable.

Le MANZANILLA expédié par *MM. Moya, Sousa et Cie.*, n'a jamais moins de douze ans. Cette découverte qui permet de boire un vin d'une célébrité proverbiale dans toutes les provinces et même dans les pays plus lointains, par ses effets toujours *salutaires*, mérite les louanges de la presse.

Nos félicitations aux inventeurs. Nous sommes bien certains que le public les récompensera pour leurs efforts à améliorer les produits nationaux.

(Voir l'annonce.)

## ANNONCES ET AVIS DIVERS

Fermiers exclusifs d'annonces pour l'Allemagne, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, Messieurs **G. L. Daube et Cie.**, Compagnie générale de publicité à Paris.

### IMPORTANT AU COMMERCE ÉTRANGER

Le GAZETIN DE MADRID, journal espagnol, mais rédigé dans cette langue aujourd'hui universelle qui lui permet de faire le tour du monde, a obtenu une grande circulation en Espagne et dans les principales villes de l'Europe. Notre propagande donne aux annonces une publicité exceptionnelle qui augmentera de jour en jour, grâce aux éléments dont nous disposons, à l'objet qui nous fait agir et à la faveur que le public nous accorde.

Le moment est venu d'annoncer l'implantation à Madrid d'un nouveau service.

L'administration du GAZETIN, tâchant par tous les moyens possibles de parvenir à satisfaire les désirs de ses abonnés, les besoins réels des annonçants, les exigences du commerce étranger à Madrid, trouve le moyen sûr et commode d'augmenter et de faciliter extraordinairement la vente des produits de l'industrie européenne.

Les avantages que nous allons offrir sont incontestables. L'industrie de Paris, de Londres, de Berlin, par exemple, annonce ses spécialités en Espagne, mais la vente en est difficile, parce que l'acheteur touche presque toujours l'inconvénient des délais de la demande, l'inconvénient d'un prix toujours surchargé d'une commission onéreuse. Le fabricant ou le commerçant, au contraire, qui annoncera dans notre journal et nous enverra un dépôt quelconque d'une spécialité, peut avoir l'assurance d'une vente en gros ou en détail aussi facile qu'en fabrique et toujours plus grande que par le moyen des commerçants espagnols. La raison en est simple. Le commerçant qui vend dans sa boutique le produit étranger, surcharge naturellement le prix de l'article d'une commission, des frais d'entrepôt, des frais du portage, des droits de douane, d'un intérêt de 60 ou de 80 pour 100 pour le capital employé, la contribution industrielle, etc., etc., ce qui fait qu'une livre de savon Windsor, de bonne qualité, qui à Londres ne vaut, par exemple, que 50 centimes, se vend à Madrid à 2 francs 50 centimes, comme personne n'ignore. L'acheteur paie ce prix énorme pour les frais de toute nature et l'intérêt du capital employé par le commerçant d'Espagne.

L'administration de notre journal, qui ne veut pas faire le commerce, mais le faciliter, s'est donc décidée à ouvrir des magasins, où les produits de certaine nature pourront

facilement s'expédier et se vendre par nos employés à la moitié du prix ordinaire chez les commerçants de Madrid, ce qui reviendra à obtenir une consommation double, triple et même quadruple.

Voici maintenant les conditions sous lesquelles nous admettons à nos abonnés le dépôt des spécialités annoncées dans notre journal.

1.° Nous donnerons préalablement aux dépositeurs-annonçants toutes les garanties convenables et même le cautionnement qui soit traité dans les affaires d'importance.

2.° Nous divisons MM. les annonçants en trois classes:

—Les annonçants pour trois mois.

—Les annonçants pour six mois.

—Les annonçants pour un an.

MM. les annonçants pour trois mois ont le droit, comme tous, de déposer leur marchandise dans nos magasins pendant le temps de la souscription. Si le dépôt n'est pas vendu par entier, notre administration se remboursera seulement des frais de transport et de douane et du 15 pour 100 sur le prix de la vente faite.

Les annonçants pour six mois n'alloueront que le 12 pour 100 sur le prix de la vente faite, et auront le droit à deux annonces gratuites par mois dans les suppléments *en espagnol* que notre administration publiera, et répandra profusément dans toutes les provinces de l'Espagne, après en avoir envoyé un exemplaire de décharge à notre clientèle.

Les annonçants pour un an n'alloueront que le 10 pour 100 sur la vente faite, auront droit aux annonces gratuites dans nos suppléments en langue espagnole et sur les affiches fixées dans les omnibus, dans les gares des chemins de fer, aux vitres des kiosques, etc.

3.° L'administration du GAZETIN DE MADRID, peut se rembourser, en marchandises et au prix de fabrique, du montant des annonces, de sa commission et des frais de toute nature, si les articles sont d'une vente facile. Dans le cas contraire, le dépositeur est tenu à rembourser en argent les dépositaires.

4.° MM. les annonçants sont exempts de tout frais d'entrepôt pendant tout le temps qu'ils annonceront leurs spécialités dans le GAZETIN DE MADRID.

S'ADRESSER POUR TOUTE SORTIE DE RENSEIGNEMENTS A L'ADMINISTRATION DE CE JOURNAL

#### PLUS D'EXPLOSIONS

avec la nouvelle lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

GRAN HOTEL  
DE ESPAÑA Y AMÉRICA  
ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS  
Y ECONOMICO  
56, RUE LAFAYETTE, 56  
PARIS

AUX GOURMETS

VIN MANZANILLA

de 12 ans

DE LA MAISON MOYA, SOUSA Y C.<sup>a</sup>

EN BOUTEILLE BLEUE

Vin très pur, bouquet exquis, très agréable, frais, stomacal, innocent, sans aucune addition d'alcool, tel est le

MANZANILLA

que l'on peut boire en Espagne et dans les pays lointains en état parfait, grâce à notre découverte.

GOUTEZ ET COMPAREZ

Dans tous les cafés, restaurants, et magasins à 18 réaux la bouteille.

MAISON A MADRID

J. PECASTAING

Principe, 13, entresuelos

où il y a de grandes existences en caisses à 12 bouteilles.

Remarque.—Les bouteilles vides se paient à 1 réal 50 chaque, au dépôt central, rue Principe, 13, Madrid.

